

VOUS PROPOSE :

Laurence Anyways

de Xavier Dolan

avec Melvil POUPAUD, Suzanne CLEMENT, Nathalie BAYE,...

Canada/France – Sortie : 18 Juillet 2012

V.F. - 2h39

★ Un certain regard – Festival de Cannes 2012 – Prix d'interprétation féminine : Suzanne CLEMENT

★ Grand prix et prix de la jeunesse – Festival du film de Cabourg 2012

★ Meilleur film Canadien - City of Toronto Award 2012

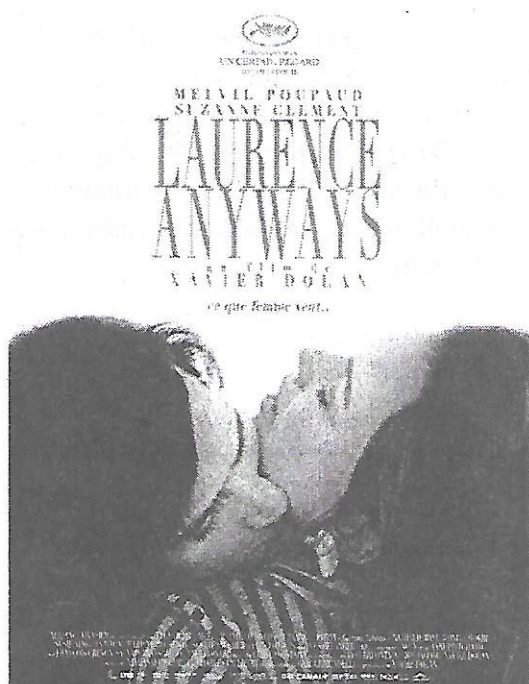
“Laurence Anyways” : une fresque émouvante et intime

Parce que tout ce qui demeurerait à l'état d'artifices dans les premiers films de Xavier Dolan semble ici trouver sa raison d'être. Sa propension à transformer des scènes en clips (ou le contraire), sur la piste de Wong Kar-wai, devient ici, dans le contexte d'un drame amoureux, comme un récitatif d'opéra.

Son goût pour les couleurs vives donne à la moindre scène une stylisation voulue et souhaitable : du glamour à l'hollywoodienne. Ses excès de jeunesse, sa mégalomanie, trouvent ici un sens, dans son obstination à vouloir malgré tout réunir deux êtres humains qui ne peuvent s'unir.

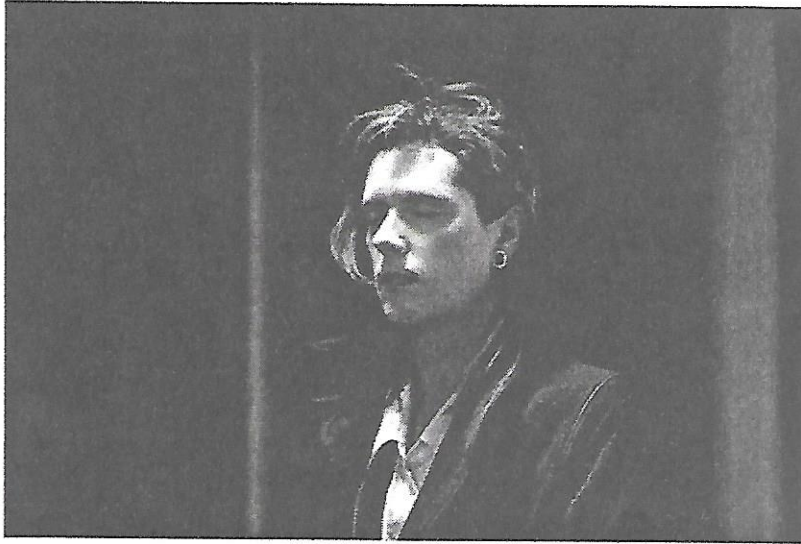
La durée du film elle-même, qui trahit sa volonté de réaliser une grande fresque, trouve sa justification dans ce ressassement intime obligé d'un impossible amour.

Au fond, Dolan renoue avec un certain cinéma, celui de cette période hollywoodienne un peu incertaine du début des années 70, prise entre la fin du classicisme et le début de la modernité, où un réalisateur comme Sydney Pollack tentait de trouver une nouvelle voie en pratiquant un cinéma de stars un peu dévoyé : *Laurence Anyways* descend directement de *Nos plus belles années*, que Pollack réalisa en 1973 avec Barbra Streisand et Robert Redford, longue histoire de retrouvailles entre deux jeunes étudiants que tout (la classe sociale, les goûts, les idées politiques) séparait.



Dolan redonne à ce genre plutôt mineur un regain de jeunesse et de modernité. Melvil Poupaud, dans son plus grand rôle, prend une dimension insoupçonnée en abandonnant ceux de jeunes hommes qui ont fait son succès ; Suzanne Clément est remarquable en petite-bourgeoise quand même assez coincée ; Nathalie Baye se montre encore meilleure que d'habitude dans un de ces personnages de mère puissante et un peu effrayante dans lesquels elle a toujours excellé – notamment dans *Arrête-moi si tu peux* de Steven Spielberg.

JB Morin pour les Inrocks, 17/07/2012



Avec *Laurence Anyways*, Dolan présente son projet à ce jour le plus ambitieux. Une histoire de passion amoureuse déchirée dont l'action, qui dépasse les deux heures trente, se déroule sur une dizaine d'années, de la fin des années 1980 à l'aube du XXI^e siècle. La belle affaire, dira-t-on, après Ingmar Bergman et Jean Eustache.

Précisons : il y a bien une femme et un homme qui s'aiment, mais l'homme, un beau matin, veut devenir une femme. Problème. Lucidement formulé par la femme, effondrée, lorsque son partenaire lui avoue sa décision : *"Tout ce que j'aime de toi, c'est ce que tu détestes de toi."* Mais l'altérité transgenre n'est ici que le cache-sexe, pour ainsi dire, d'une problématique plus classique : la capacité d'un couple, qui se veut naïvement sans limites, à surmonter ce qui borne son désir. Le motif de la transsexualité devient ainsi une sorte de figuration littérale de la définition lacanienne de l'amour : donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.

Le film qui en ressort est un monstre déconcertant. D'un côté, la fuite baroque, le goût du kitsch, le scintillement de l'esthétique queer, la dramaturgie court-circuitée en même temps qu'intensifiée par un flot musical omniprésent (de *The Funeral Party* de The Cure jusqu'à la *"Cinquième"* de Ludwig Van Beethoven). De l'autre, un bon vieux mélo des familles, qui ne déroge pas aux canons : primat du romanesque, exposition limpide du conflit, respect du déroulement narratif, dialogues ciselés, morceaux de bravoure pathétiques. Tout démarre en 1989, par l'évocation d'un jeune couple branché qui tire de son aisance à défier les convenances le carburant d'une passion dévorante. Fred (Suzanne Clément), tempérament de feu, est scripte dans le milieu du cinéma, Laurence (Melvil Poupaud), funambule mélancolique, enseignant en littérature à l'université. Les deux personnages portent, du moins au Québec, un prénom mixte, à l'unisson d'une époque qui lâche du lest sur la définition bio-sociale des rôles et des genres.

C'est de là, logiquement, que vient la faille. Une chose est de cultiver le brouillage des identités, y compris sexuelles, une autre de vouloir en changer. Confronté à cet ultime tabou, qui vaut à Laurence son exclusion sociale, le couple est mis à l'épreuve. Laurence, honnête vis-à-vis de son désir, se transforme en femme mais pense que tout est encore possible entre eux. Fred, à laquelle est imposée cette métamorphose, veut croire qu'elle s'en accommodera mais présume de son propre désir. Le mouvement du film prend dès lors la forme tragique d'un impossible amour, d'une élégie qui prolonge sur dix années de ruptures et de retours l'agonie d'une passion vouée à un destin fantomatique.

Jacques Mandelbaum pour LE MONDE | 17.07.2012

PROCHAINE SÉANCE :

Les Femmes du Bus 678
Lundi 5 novembre 14h30 et
21h00

Court métrage:

« Hands of god », de Rune Erikson - Animation - 1'30



L'Embobiné
119 rue Boudry 75007 Paris - 02 35 35 91 30

www.embobine.fr